

**Zeitschrift:** Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse = Gazzetta militare svizzera  
**Band:** 83=103 (1937)  
**Heft:** 11  
  
**Artikel:** Chevaux-avoine et chevaux-essence : la cavalerie à cheval dans la grande guerre et dans les guerres futures  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-14747>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Armee) eine kühn, aber *eindeutig zu begrüßende Bedeutung* erhalten. Jener durch Hausen zustande gekommene Bajonettangriff von *unmittelbar* 13 Divisionen vom 8. September 1914 frühmorgens ist der räumlich und zahlenmässig *grösste nächtliche operative Ueberraschungs- und* Aufklärungsangriff aller Zeiten.

Vom 6. bis 8. September ringen also Hausen (2½ A. K.) und Kluck (5 A. K., 3 Brigaden, 3 Kav.-Div.) erfolgreich um *Schwerpunktsbildung*, um die damals von *beiden* eben *erst noch gekämpft werden musste*. Bereits am 8. September verfügen Kluck und Hausen über die von aussen herannahenden «Verstärkungen» (Brigade *Lepel*; 24. R. D.). Der innere Flügel Klucks am *Ourcq* nimmt während der Marneschlacht gegenüber den *Engländern* eine ähnlich vorteilhafte «schräge Schlachtstellung» ein, wie dies damals in viel ausgeprägterem Masse der rechten Armeegruppe Hausens *gelingen war* — und *zwar ausschliesslich deshalb*, weil sich am 6. September, d. h. von vornherein, *erneut* eine (25 km breite) Lücke zwischen Foch und dessen rechter Nachbararmee aufgetan hatte.

Führte die 1. Armee an der Marne eine «Gegen»-Gegenumfassung durch, so Hausen einen «Gegen»-Gegenangriff.

Wie am 8. und 9. September 1914 Hausen, so siegt am 9. September auch Kluck. Am 9. September erheben das rechte Flügelkorps Klucks (das IX. A. K.) *und* das linke Korps Hausens (das XIX. A. K.) hartnäckigen Einspruch gegen einen — selbst nur taktischen — Rückzug, an jenem Tage beim XIX. A. K. mit Erfolg.

*Ohne Teil-Cannae-Oberführung* war freilich nach dem Abzug Bülow's ein Anschluss der 1. Armee an die Rückwärtsbewegung unumgänglich, und ebenso für ein paar Stunden der taktische Anschluss der rechten Armeegruppe Hausens an die westliche Nachbararmee zweckmässig.

## **Chevaux-avoine et chevaux-essence**

*La cavalerie à cheval dans la grande guerre et dans les guerres futures.*

### **V**

Nous arrivons maintenant à l'emploi des masses de cavalerie, divisions indépendantes ou corps de cavalerie. Remplissent-elles leur rôle et comment le remplissent-elles? Nous nous limiterons à des exemples particulièrement typiques. L'ensemble de la question a été traité beaucoup plus complètement dans des ouvrages considérables et dans des historiques détaillés, français, allemands, anglais, auxquels le lecteur pourra se reporter, mais dont la lecture, en général, ne fait que confirmer notre thèse.

Sur les 10 divisions de cavalerie de l'armée française, 3 (la 1<sup>re</sup>, la 3<sup>me</sup> et la 5<sup>me</sup>) formèrent dès le début d'août 1914 le premier corps de cavalerie sous les ordres du général Sordet. A ce corps, placé en avant de l'aile gauche de l'armée française, fut confié une mission d'importance capitale à laquelle vint s'en ajouter presque aussitôt une autre, tout aussi importante. Il accomplit en somme fort bien la première, mais à de trop grands frais. Il ne put accomplir la deuxième qu'il était manifestement hors d'état d'assurer. Enfin, il joua, avec grand succès, un autre rôle qui ne fut pas seulement important, mais décisif, et cela sans avoir pu s'en rendre compte sur le moment. Ces trois affirmations, dont la dernière au moins semble paradoxale, méritent d'être expliquées et développées.

La première mission, c'était de savoir exactement où était l'extrême droite, l'aile marchante des armées allemandes. N'oublions pas qu'en août 1914, l'aviation était dans l'enfance et que le service des renseignements proprement dit était bien loin, en France du moins, d'avoir le développement et l'efficacité qu'il a pris dans la suite de la campagne.

La deuxième mission, c'était d'agir en Belgique, au moins moralement, dès le moment, trop tardif, où le roi Albert ouvrait aux armées françaises l'accès du territoire belge.

Enfin, le rôle involontaire, mais essentiel, que joua le corps Sordet, ce fut, qu'on nous passe le mot, celui d'épouvantail pour la cavalerie allemande. Peut-être n'a-t-il pas été mis jusqu'ici en suffisante lumière.

Prenons le premier point: on a comparé irrévérencieusement les marches et contremarches du corps Sordet en Belgique sur la rive gauche de la Meuse à la «course du rat empoisonné». Ses reconnaissances d'officiers, ses escadrons de découverte, les renseignements des Belges, lui fournissent nombre de données contradictoires en apparence, mais qui finissent cependant par concorder. Suivant la doctrine en vigueur, il cherche les gros ennemis, mais il ne les trouve pas. Ils se dérobent et le plus important combat de cavalerie française contre cavalerie allemande sera, dans toute la compagnie d'occident, livré par 2 escadrons contre 3 escadrons. Pourquoi les Allemands se dérobent-ils? Parce que, dans tous les engagements de détail, depuis le début, on peut dire sans exception, les Allemands ont le dessous. Leurs patrouilles, leurs découvertes, même à effectif supérieur, sont non seulement mises en fuite, mais le plus souvent massacrées à l'arme blanche par les cavaliers français, beaucoup plus allants, beaucoup plus souples, beaucoup plus adroits dans le combat individuel. Nous

pourrions remplir d'exemples à l'appui des pages et des pages.<sup>1)</sup> Aussi les Allemands évitent-ils la cavalerie française et se bornent-ils à lui infliger des pertes assez sensibles en fuyant devant ses détachements pour l'attirer sous le feu de cyclistes ou de mitrailleurs embusqués. Les Français, qui débordent d'ardeur, tombent souvent dans le panneau et y perdent des plumes, mais un résultat est acquis: la cavalerie allemande reste dans les jambes de son infanterie. Nous en verrons plus loin les conséquences.<sup>2)</sup>

Nous parlions, il y a fort peu de temps, du résultat à peu près invariable de ces rencontres de détail à un officier supérieur de l'armée suisse qui avait naguère fait un stage d'un ans dans la cavalerie allemande. Il ne se déclara pas surpris de mes dires. L'excellent régiment de dragons qu'il avait connu manœuvrait bien, galopait ferme, était propre aux actions de masse chères à Guillaume II, mais ni les officiers, ni les soldats n'avaient le mordant voulu pour affronter victorieusement la cavalerie française de 1914 (nous parlons de la cavalerie active), menée jusqu'à l'échelon escadron tout ou moins par des officiers d'une trempe extraordinaire dont ils donnèrent maintes preuves plus tard une fois passés dans l'infanterie, les chars de combat ou l'aviation. Dès le début, la cavalerie française à cheval prit le «dessus des armes» et le conserva.

Ses reconnaissances d'officiers, menées avec une science parfaite du métier, ses «découvertes» poussées par des pelotons ou des escadrons, donnèrent de nombreux renseignements, procurèrent de nombreux prisonniers d'où, au bout de peu de jours résulta une idée exacte du mouvement de l'extrême droite allemande. Les engagements des escadrons Lepic et de Mazerat, parmi bien d'autres, furent particulièrement fructueux à cet égard.

Si donc le combat en ligne n'avait pu avoir lieu, si la cavalerie n'avait pu s'engager en masse comme en 1809, elle avait cependant rempli sa tâche, en «déchirant le voile» grâce à des combats de détail et à une exploration bien menée. Malheureusement, l'espoir d'une bataille rangée contre la cavalerie allemande avait poussé le général Sordet à imposer à ses gens des déplacements continuels, des rassemblements inutiles, des stationnements in-

---

<sup>1)</sup> On trouvera nombre de ces exemples, qui se sont multipliés sur tout le front, dans la *Revue de cavalerie*, et les plus intéressants dans un livre passionnant, quoique minutieusement écrit: «Sabre au poing» du Cdt. Marcel Dupont (Librairie Berger-Levrault).

<sup>2)</sup> Ce qui contribua aussi à «calmer» les Allemands, ce fut le combat de Haelen, livré à l'excellente cavalerie belge qui, inférieure en nombre, eut la sagesse d'opposer son feu à des charges aussi massives qu'inconsidérées.



commodes, des alertes répétées. On ne dessellait pas, on ne faisait pas boire les chevaux, pour être toujours prêt à charger. Marches et contremarches, d'une durée démesurée, sous un soleil implacable, ruinèrent prématurément les animaux. Ceux qui ont vu le corps de cavalerie le 7 septembre à la bataille de la Marne n'oublieront jamais le spectacle de surmenage que donnait, au bout de 5 semaines d'efforts ininterrompus, cette cavalerie magnifique à laquelle on avait trop demandé.

Ces fatigues exceptionnelles, qui paralysèrent la poursuite après le succès définitif de la bataille de la Marne, ne sont pas seulement dues à ce souci d'être constamment prêt pour cette bataille de cavalerie qui n'eut finalement pas lieu. La deuxième mission, celle de l'intervention en Belgique, avait porté le corps Sordet, aux prix d'étapes formidables (bien des unités firent plus de 80 km par jour) jusqu'en vue des forts de Liège qui résistaient encore. Or les divisions de cavalerie française de 1914 n'avaient pas les moyens de feu nécessaires pour agir utilement contre les brigades d'infanterie renforcées et la nombreuse artillerie que la chute de ces forts rendaient de jour en jour de plus en plus disponibles. C'est par voie ferrée, sinon par transports automobiles qu'on aurait pu amener à Liège ou en amont des renforts efficaces d'infanterie, mais on sait à quel point manquaient alors à l'armée française des réserves d'aile.<sup>3)</sup> On fit ce qu'on crut pouvoir faire en montrant les casques et les culottes rouges de nos cavaliers. Cette stratégie démonstrative ne pouvait avoir d'autre effet que de ranimer fallacieusement l'enthousiasme temporaire des populations belges, au prix d'un éreintement définitif.

---

<sup>3)</sup> Comme en 1815, on en était en 1914, à 2 ou 3 divisions près. Le 9 septembre 1914, le gain final de la bataille de l'Ourcq (armée Maunoury contre armée Kluck) fut compromis par le débouché imprévu en arrière de la gauche française, de la brigade de réserve von Lepel, arrivant à marches forcées. Ce fut en définitive l'intervention à cheval, à pied et par le canon de la 1<sup>re</sup> division de cavalerie française qui mit hors de cause cette brigade. Le siège de Maubeuge faillit ne pas aboutir in extremis parce que le haut commandement allemand réclamait au général von Zwehl une de ses brigades actives, au besoin bataillon par bataillon. 2 ou 3 divisions françaises à Liège au début d'août auraient sans aucun doute sauvé la place. Ni les cadres, ni les hommes ne manquaient alors en France, mais bien le matériel et surtout l'organisation préalable. Aucun élément susceptible de combattre ne doit être laissé inorganisé. Au commandement de ne l'employer qu'à bon escient, en se ménageant des réserves, en évitant les déploiements prématurés. Mais alors que se joue pour des siècles peut-être le sort du pays, il est coupable de laisser inactifs dans l'intérieur des dizaines, des centaines de mille hommes dont l'intervention, au moins sur des fronts défensifs organisés, peut être salvatrice. Qu'on oublie pas le mot de Lopez, dictateur du Paraguay, dans la lutte inégale, mais prolongée qu'il soutint contre l'Argentine, le Brésil et l'Uruguay coalisés: «Je ferai peser

Reste le troisième point: l'inhibition causée à la cavalerie allemande par la supériorité incontestable de la cavalerie française dans le combat à cheval. Là encore, nous nous permettrons d'appuyer d'impressions vécues le récit d'événements historiques d'une importance capitale. On excusera le tour personnel de ces souvenirs.

Reportons-nous à cette dernière semaine d'août 1914 où, un certain matin, resté inoubliable, la France lut avec stupeur dans le communiqué que «le front — qu'elle croyait encore passer par la Belgique — s'étendait de la Somme aux Vosges». Qu'était-il donc arrivé?

Les armées franco-britanniques, vaincues dans les Ardennes, à Charleroi, à Mons, battaient en retraite, une retraite coupée de vigoureux retours offensifs comme à Guise. Dans l'ensemble, le succès des Allemands s'avérait écrasant et l'on s'attendait à une nouvelle campagne de la Loire ou tout au moins de la Seine comme en 1814. Le Gouvernement français était parti pour Bordeaux. A Paris, Galliéni avait pris tous les pouvoirs et travaillait, sans sortir de son flegme impressionnant, à la remise en état du camp retranché dont la garnison était en presque totalité composée de territoriaux.<sup>4)</sup>

Néanmoins, avant d'abandonner à l'envahisseur le nord de la France et les bassins de la Somme et de l'Oise, quelques tentatives de rétablissement y furent ébauchées en ces jours critiques. Dans ces actions d'aile, se déroulant dans un pays de plaines, d'un parcours facile, la cavalerie aurait dû jouer un grand rôle. Mais du côté français, le corps Sordet était à bout de forces. On en tira à grand peine une division provisoire qui ne

---

dans la balance le poids de mon peuple tout entier». Si la levée en masse est une idée fausse, l'organisation intégrale ne l'est pas. A cet égard la conception du landsturm suisse, organisé, articulé, armé dès le temps de paix, est une conception juste. Improviser est toujours un expédient critiquable. L'improvisation peut cependant donner des résultats avec des troupes actives. Elle ne peut produire que désordre et débâcle dans des formations comme le landsturm où tout doit être minutieusement prévu.

<sup>4)</sup> Les territoriaux du début de 1914 étaient des hommes de 34 à 39 ans. Au cours de leur service dans la territoriale, ils n'avaient été astreints qu'à une seule période de 9 jours. Ils n'avaient aucun cadre permanent. Leur valeur était à ce moment-là très inférieure à celle de l'actuelle landwehr suisse comparable par l'âge. Ils s'améliorèrent rapidement au feu et reprirent vite, en général, les réflexes et les traditions acquis durant leur service actif.

Quant aux R. A. T. (réservistes territoriaux) dont les obligations militaires s'étendaient jusqu'à 48 ans et dont les dernières classes n'avaient pas été appelées, ils ne formaient au début que des unités auxiliaires (garde-voie de communication, travailleurs dans les places fortes, etc.) et non des unités de combat.

pouvait plus guère marcher qu'au pas. Le reste, les éléments les plus épuisés furent mis au repos pendant quelques jours, puis, contournant Paris par une voie ferrée, ils purent jouer dans la bataille de l'Ourcq les 7 et 8 septembre un rôle qui dépasse notre cadre. Une division portée hardiment sur les arrières de l'armée Kluck par la fissure entre la droite de cette armée et la forêt de Villers-Cotterets faillit enlever Kluck lui-même et ne fut sans doute pas étrangère à son repli. En attendant, le manque de cavalerie fraîche se faisait sentir. Il y avait bien, constitués en une brigade de marche, quelques escadrons de dragons et de cuirassiers dans le camp retranché de Paris, remontés en partie avec les magnifiques chevaux du Tattersall, mais on n'osa pas les engager; il en fallait pour la défense de Paris. Une belle brigade de spahis (cavalerie indigène) était en formation en Afrique. Elle n'arriva sur le front que le 10 septembre, trop tard — et trop tard aussi, quelques jours après, dix escadrons de goumiers (cavalerie irrégulière algérienne) levés et organisés en un mois. Portés à l'extrême gauche française trois semaines plus tôt, l'action de cette masse de cavalerie pleine de cran et d'ardeur eût peut-être été capitale.

De leur côté, à leur extrême droite, les Allemands avaient constitué un corps de cavalerie sous les ordres du général von der Marwitz. Ce corps, effectuant un très large mouvement débordant, avait évité la grande place de Lille, déclassée, réoccupée par les Français, puis enfin abandonnée. Les cavaliers de von der Marwitz avaient ramassé des « perdus » des armées battues, mais surtout, par milliers, des hommes des vieilles classes (R. A. T.) ou des jeunes gens en état de porter les armes, et qui n'avaient pu quitter à temps la zone envahie. Les Allemands firent ainsi sans coup férir un grand nombre de prisonniers, internés plus tard dans les camps en Allemagne ou astreints sur place aux plus durs travaux au profit de l'envahisseur. L'effet moral de ces râfles fut énorme, et l'on vit reparaître, amplifiée en plus terrible encore, la légende des uhlans de 1870.

En outre de ses régiments à cheval, le corps de cavalerie comptait de nombreux cyclistes et, disait-on, 60 auto-mitrailleuses. La plupart de ces engins, sinon la totalité, n'étaient point blindés. C'étaient de simples châssis de voitures Mercédès ou autres que la prévoyance du grand état-major allemand avait, dès le temps de paix, fait disposer pour que le trépied d'une mitrailleuse y pût être immédiatement fixé. L'entrée en ligne de cette masse de voitures armées s'ajoutant à celle des *uhlans* produisit une vraie panique non seulement dans le nord de la France, mais jusque dans la région parisienne, et quelques voitures de liaison françaises, prises pour des automitrailleuses ennemies, essuyèrent, non sans pertes, le feu de garde-voies affolés.

Ces automitrailleuses furent pour beaucoup dans la chute rapide du premier barrage improvisé dans le nord, à l'ouest de Maubeuge. A cet effet, 4 divisions territoriales avaient été placées sous les ordres du général d'Amade : un en réserve et 3 en ligne, derrières les canaux du Nord où l'on n'avait pas eu le temps de tendre les inondations de Vauban. Ainsi déployés, ces territoriaux « n'existèrent » pas devant les automitrailleuses qui fauchèrent de si beaux objectifs. Ce désarroi complet et momentané des territoriaux ouvrait à von der Marwitz la route de Paris<sup>5)</sup>. Un Seydlitz ou un Blucher en eût sûrement profité...

Nouvel essai de rétablissement sur la ligne historique de la Somme. Une 6<sup>me</sup> armée sera constituée à l'aile gauche française sous les ordres du général Maunoury. Elle se formera en quelques jours de troupes tirées d'Alsace et des Hauts de Meuse et de renforts venus d'Afrique. Envoyée pour couvrir son déploiement et retarder les Allemands, la 14<sup>me</sup> division, retirée de Mulhouse, livre un combat honorable, mais en définitive malheureux à Harbonnières et Proyart, à l'est d'Amiens. Les 61<sup>me</sup> et 62<sup>me</sup> divisions de réserve restées jusqu'ici disponibles dans le rayon de Paris sont envoyées, sans chef commun, sans autre cavalerie pour les éclairer que leurs médiocres escadrons divisionnaires, l'une sur Péronne, l'autre vers Cambrai. La 62<sup>me</sup> avait remporté le premier jour un avantage marqué sur une division de cavalerie ennemie, puis, attaquée le lendemain par de l'infanterie, elle battait précipitamment en retraite vers la côte et allait, après bien des aventures, se reconstituer dans la région de Pontoise-Triel, en aval de Paris. Elle y fut rejointe, également en fort mauvais point et après embarquement à la gare de Grandvilliers, par les éléments à pied de la 61<sup>me</sup> division qui, surpris par le feu ennemi, n'avaient pas eu un destin plus brillant. Le général Ebener, chef d'état-major de l'armée, fut désigné, le 28 août seulement, pour prendre le commandement de ces deux divisions. Elles devaient constituer le 6<sup>me</sup> groupe de division de réserve. Mais, après s'être activement employé le 29 à recoller les morceaux dispersés de la 61<sup>me</sup>, le général et son état-major improvisé (auquel l'auteur de ces lignes appartenait) durent eux-mêmes se reporter sur Pontoise.

D'autre part, la retraite de l'armée britannique, à droite du général Maunoury, l'empêcha de se rétablir sur les hauteurs bordant l'Oise et il regroupa son armée en formation au nord-est de Paris, après s'être arrêté à Creil sur l'Oise le 1<sup>er</sup> septembre.

---

<sup>5)</sup> Une de ces divisions territoriales qui n'avait pas tenu en rase campagne, remise en main, réorganisée, pourvue des mitrailleuses qui lui faisaient défaut au début, se comporta fort bien sur l'Yser et mérita la récompense collective de la fouragère. Désorientée en pleins champs, elle se tira à merveille, ainsi que beaucoup d'autres, d'une mission défensive.



Sie nous entrons dans ces détails rétrospectifs, oiseux au premier abord, c'est pour dire que, dès le 29 dans l'après-midi, aucun élément organisé n'existait entre Amiens et la Basse-Seine qui pût arrêter ou même retarder la cavalerie allemande dans sa marche, sinon sur Paris dont les forts pouvaient l'intimider, du moins sur Mantes ou sur les Audelys, à moins de 100 km d'Amiens, ville où les Allemands ne pénétrèrent que le 30 dans la matinée. A Mantes, elle coupait Paris de Rouen. Galliéni n'était certes pas homme à capituler sans lutter «jusqu'au bout». Mais, comme entrée en jeu, il aurait été dans une position critique. Débordé à sa gauche par von der Marwitz, débordé à sa droite par l'armée Kluck qui, le 1<sup>er</sup> septembre au matin, au lieu de marcher directement sur Paris, comme les alliés avaient fini par le faire en 1814, et l'avaient fait après Waterloo, avait commencé son mouvement d'inflexion vers le sud-est, en marchant sur Creil et non sur Beauvais.

On peut s'imaginer quel était l'état d'esprit des défenseurs de Paris, et en particulier de l'état-major du 6<sup>me</sup> groupe de divisions de réserve à Pontoise, en avant des forts NO du camp retranché. Le groupe était hors d'état de livrer un combat utile. Il lui manquait notamment, sans parler du reste, les éléments montés de la 61<sup>me</sup> division (cavalerie, artillerie, parcs) qui devaient rejoindre par voie de terre, sans escorte, et qui avaient été acheminés sur Gisors. On n'en avait aucune nouvelle, et c'eût été une belle prise pour von der Marwitz qu'on s'attendait à voir paraître d'heure en heure.<sup>6)</sup> Les dispositions avaient été prises, devant cet inconnu menaçant, pour faire sauter les ponts de l'Oise.

Il fallait quand-même savoir quelque chose. Aussi reçus-je la mission de partir de Pontoise, le 1<sup>er</sup> au matin, dans une auto conduite par son propriétaire, un volontaire russe. Nos moyens offensifs consistaient en deux carabines de cavalerie et un revolver. Nous arrivâmes sans encombre à Gisors où nous rencontrâmes les éléments montés, se repliant en bon ordre, avec une arrière-garde de quelques gendarmes. Puis, comme j'avais une bonne voiture et l'espace devant moi, je me résolus à pousser

---

<sup>6)</sup> A la vérité, quelques pointes de cavaliers et de cyclistes furent poussées très loin en avant, jusqu'à Vallangoujard, tout près de Pontoise, jusqu'à Luzarches, à moins de 30 km de Paris, où il y eut rencontre. Nous vîmes arriver prisonnier à Pontoise un beau sous-officier du 7<sup>me</sup> cuirassiers de Westphalie auquel un camarade de la cavalerie, le capitaine B. qui parlait à merveille l'allemand, fit remarquer le manque de mordant de ses chefs. On doit profiter de toutes les occasions pour démoraliser l'adversaire. Ajoutons que le 28 mai 1918, après la rupture du front franco-anglais au Chemin des Dames, nous attendions aussi l'arrivée des auto-mitrailleuses allemandes sur l'Ourcq. Ce furent les renforts français qui arrivèrent ...



dans la direction d'Amiens. A Beauvais, on attendait l'arrivée des Allemands. Les civils versaient leurs armes à la mairie et le dépôt du 51<sup>me</sup> d'infanterie pliait bagages. Puis je croisai le dépôt du 87<sup>me</sup> d'infanterie de St-Quentin, se repliant vers l'ouest. Tous les hommes n'étaient pas armés. Ils l'ont échappé belle. De quelques civils, automobilistes et chauffeurs, rencontrés sur ma route et venant du nord je tirai des renseignements précieux qui, par un simple calcul d'état-major, me firent déduire qu'une colonne allemande de la force d'une division d'infanterie était partie à 8 heures d'Amiens dans la direction de Creil. C'était l'extrême droite de Kluck. Sur la route Amiens-Beauvais, rien. Quelques «perdus» de la 14<sup>me</sup> division venaient cependant de mettre à mal une patrouille de cavalerie ennemie et de tuer son lieutenant. J'étais fixé, mais, pour en avoir tout à fait le cœur net, je m'engageai sur la transversale Crèvecœur-Breteuil. Là des paysans me crièrent de me méfier. Il y avait un escadron de uhlans à Breteuil et je rencontrai peu après un escadron de nos dragons qui venait de s'engager avec lui. J'offris même une place dans ma voiture à un lieutenant qui venait d'être blessé et qui refusa.

Il était inutile de faire davantage une école buissonnière qui me valut d'assez rudes observations lors de mon retour à Pontoise. La droite ennemie, couverte par un escadron de uhlans en flanc-garde, marchait sur Creil. La patrouille détruite par les «perdus» avait été évidemment envoyée pour couvrir cet escadron lui-même sur sa droite, à moins que ce ne fût une pointe sur Beauvais. Mais sur la route directe d'Amiens à Paris, aucune troupe importante ne s'était engagée et cela 48 heures après notre évacuation d'Amiens. Plus à l'ouest, à plus forte raison, rien. Donc, pas d'erreur: Pontoise et la Basse-Seine n'étaient pas menacés. L'ennemi s'«emmanchait» à l'est de Paris, renseignement capital que des reconnaissances d'aviation et autres devaient confirmer. Je le communiquai au passage à divers quartiers-généraux et au général Maunoury lui-même.

De cette petite histoire personnelle, le lecteur, surtout s'il est cavalier, tirera sa conclusion. Ni au sud, ni au sud-ouest, von der Marwitz, s'il avait poussé, n'aurait trouvé d'autre force organisée que l'escadron de dragons de Crèvecœur et aussi un centre de renseignements avancé du corps Sordet. C'était peu. N'insistons pas.

Marquons seulement l'importance du facteur psychologique à la guerre: Peu disposée à se frotter à nouveau à la cavalerie française dont elle ignorait l'état d'épuisement, la cavalerie allemande n'avait pas senti l'effet produit sur l'ennemi par ses automitrailleuses. Elle avait le vide devant elle. Attaquer Paris eût été inconsidéré. Tourner Paris eût été décisif. Cet exemple négatif ne doit pas être perdu.

On pourrait trouver pendant la guerre d'autres exemples positifs de l'utilité de la cavalerie qui a réussi, qui est arrivée à temps là où l'infanterie serait arrivée en retard et où des unités mécaniques seraient restées en panne dans la boue comme à Guadalajara, dans cette boue qui est un des facteurs essentiels de la guerre réelle. Citons par exemple la marche forcée (80 km) exécutée par la 2<sup>me</sup> division de cavalerie française immédiatement après la bataille du Grand-Couronné, se portant en une journée des environs de Nancy aux abords de St. Mihiel, et surprenant pas le feu de son artillerie à cheval l'artillerie allemande engagée contre les Hauts de Meuse, puis, en mars 1918, l'arrivée, à marches forcées aussi, mais en temps utile aussi, du corps de cavalerie jeté dans la brèche ouverte par la retraite de l'armée anglaise Gough. Et du côté allemand, au cours de la bataille de la Marne, le rôle joué par le corps de cavalerie Richthofen bouchant la brèche faite par l'envoi de 2 corps d'armée à l'extrême droite de Kluck. Des unités motorisées ou mécanisées en auraient fait autant. Peut-être. Ce n'est pas sûr, vu les servitudes inhérentes à l'arme automobile et son énorme vulnérabilité aux attaques de l'avion et du canon.

Mais voici un autre exemple stratégique entre tous. C'est la marche de la brigade Joninot-Gambetta (2 régiments de chasseurs d'Afrique et le régiment de spahis marocains) se portant de Prilep au Danube à travers les montagnes quasiment infranchissables de la Serbie et précipitant, ou même provoquant, par ce mouvement qui semblait impossible, le désastre de l'écroulement des forces germano-bulgares d'Orient qui capitulèrent en rase campagne. Aucune colonne automobile, même chenillée, n'aurait pu suivre pareil itinéraire.

En voici encore un autre, emprunté, il est vrai à un théâtre d'opérations où le front n'était pas organisé comme en Occident ou dans les Balkans. Durant la campagne de Palestine, le corps monté australien mène le train et sa tête est formée par le faible régiment mixte français du lieutenant-colonel Lebon. Celui-ci tombe au sabre, à Tull-Kéram sur l'artillerie et les convois des Turcs, et s'en empare en faisant des milliers de prisonniers. Puis, dans le défilé de Naplouse, barré par un ennemi fortifié et disposant d'artillerie, sa pointe, par une invraisemblable attaque à cheval, entre dans la ville et sabre les canoniers sur leurs pièces, comme sous le premier empire. C'étaient des Turcs, dira-t-on. Mais (j'en parle par expérience), le Turc est coriace sur la défensive, moins, sans doute, que le chasseur d'Afrique, n'est audacieux.

Cas exceptionnels sans doute, et sur lesquels on ne peut fonder ni une organisation, ni une tactique, mais il n'en faut pas moins admettre que l'exceptionnel et l'impossible ont toujours été le domaine propre de la cavalerie.

## VI

Nous avons entraîné bien loin de la Suisse les lecteurs qui auront eu la patience de nous suivre. Il reste à étudier dans quelle mesure et à quel point les faits historiques cités plus haut infirment ou confirment l'organisation ou plutôt la réorganisation militaire actuellement en cours et qui doit complètement moderniser l'armée suisse. Répétons encore que si la tactique doit influencer sur l'organisation, l'organisation a sur la tactique des conséquences d'autant plus sérieuses qu'il est très difficile au cours d'une guerre menée avec l'activité contemporaine, de modifier les bases de l'organisation.

La Suisse doit donc avoir l'armée qui convient à sa tactique et, en voyant encore plus loin, à sa stratégie, à sa politique militaire. Elle n'est pas obligée de copier ce que font ou ses grands voisins, ou d'autres petits pays placés dans des conditions toutes différentes. La Suisse l'a si bien compris qu'elle est, seule de toute l'Europe, restée strictement fidèle au système milicien (avec la petite dérogation des compagnies de volontaires qui assurent la garde des ouvrages). Elle n'a donc qu'à s'inspirer de ses propres intérêts, de ses propres besoins pour s'organiser. En matière d'organisation, l'originalité n'est pas un défaut: loin de là.

Or, pour résoudre le problème militaire suisse, il faut tenir compte de trois conditions particulières à la Suisse:

1° Si sa position géographique centrale lui donne une importance toute spéciale, qui en a fait en 1799 le champ de bataille de l'Europe, son caractère de puissance neutre, sa volonté de neutralité, lui interdisent de se prêter à l'accès ou même à une traversée rapide de son sol par l'étranger. Cette neutralité lui interdit d'autre part toute offensive extérieure. Elle l'astreint, en vertu de la devise «un pour tous, tous pour un», à la défense intégrale de son territoire. Sa stratégie sera donc défensive, ce qui n'empêche pas, dans tel ou tel cas, sa tactique d'être offensive. Mais dans l'ensemble, sa résistance, que la Confédération attende ou non du secours, se fera sur le plan statique, plus que sur le plan dynamique. Conserver son terrain, gagner du temps, sont dans l'ordre de la stratégie, comme dans celui de la politique militaire, les principes qui régiront sans nul doute son attitude et son action.

On nous objectera peut-être, en ce moment où l'on célèbre à juste titre le jubilé du général Dufour, qu'il y a 80 ans, ce véritable homme de guerre avait prévu, pour protéger le canton de Schaffhouse, l'occupation de certaines positions dans le Grand Duché de Bade. Mais, de même que la défensive n'est souvent qu'une offensive retardée, cette offensive limitée n'était que la défensive avancée. Une fois sur la ligne de l'Aach, les divisions

suisse devaient s'installer défensivement. L'exemple vient donc en définitive à l'appui de notre thèse.

2° Le territoire suisse présentant peu de profondeur, surtout dans la dimension nord-sud, impossible de prendre volontairement du champ en arrière comme les armées françaises après Charleroi.

3° Les ressources de la Suisse étant limitées, notamment en moyens mécaniques, et aussi en carburant qu'elle ne trouve pas sur son propre sol, elle se trouverait en état d'infériorité préalable et inéluctable en portant la lutte sur le terrain où ses adversaires probables sont très forts et en voulant combattre des armes mécaniques puissantes par des armes mécaniques qui seraient incontestablement moins nombreuses et plus difficiles à renouveler.  $MV^2$  bousculera toujours  $mV^2$ . Il ne faut jamais engager le fer du faible au fort, mais rien n'annihile mieux le fort que l'absence de fer.

Ajoutons enfin ce que tout le monde sait bien en Suisse : c'est que la cause d'une invasion possible, ce sont les facilités de parcours du Plateau suisse pour des divisions rapides, cuirassées ou non, qui l'emprunteraient comme zone de passage, et non plus comme théâtre d'opérations prolongées. La Suisse pourrait se voir offrir un marché comme celui que repoussa la Belgique au début du mois d'août 1914. La réponse serait certainement la même que celle du roi Albert.

Cela posé, on voit que l'organisation suisse n'a dans aucun cas à envisager *l'exploration stratégique à grande distance*. Les données nécessaires à l'orientation du dispositif de l'armée suisse, lui seront fournies par son aviation, par les renseignements de son 2<sup>me</sup> bureau, par le concours de la population tout entière disposant d'un excellent réseau télégraphique et téléphonique. Ce sera peut-être même la surabondance de renseignements qu'il faudra éviter. Un tri s'imposera. Les couloirs d'invasion sont marqués sur le terrain. Jamais l'état-major suisse ne se trouvera complètement dans le vide comme l'état-major français l'a été tout au début, puis tout à la fin du mois d'août 1914.

Donc, la Suisse qui, autrefois, s'est toujours passée de divisions de cavalerie indépendantes, n'a aucun besoin de divisions cuirassées ou mécanisées. Ce qui lui faut, ce qu'elle est en train de réaliser, c'est une solide défense contre de pareilles divisions. Son terrain s'y prête particulièrement. Inutile d'insister sur ce point, sinon pour signaler quelle heureuse solution au problème anti-char a été le canon de 47 mm. Mais des pièces anti-char, pour en avoir assez, il faut en avoir partout, et sur plusieurs lignes, en quinconce. Pour suppléer à leur nombre, de vieux canons tirant un fort obus percutant à courte portée gardent leur



valeur à condition d'accélérer leur vitesse de tir. C'est l'utilisation tout indiquée des canons Krupp de 8,4 cm.

Est-ce à dire que le char de combat, le tank proprement dit soit inutile à l'armée suisse? Non, sans doute, notamment pour appuyer ou soutenir une contre-attaque massive. Mais les chars de combat, comme les événements de Madrid l'ont prouvé, n'ont aucune valeur isolément et sont facilement les victimes de détachements spéciaux habitués à les combattre après les avoir bloqués. Les chars ne doivent pas s'employer à moins d'une section (5 voitures) au bas mot, et c'est un strict minimum pour une toute petite affaire. Ces armes chères et précieuses s'usent vite. Si une armée ne peut pas en avoir au moins un bataillon à 3 compagnies (45 voitures), il vaut mieux qu'elle n'en ait pas.

Ce qui est indispensable à l'armée suisse sur le plan stratégique, ce sont de nombreuses sections de camions automobiles à la disposition du commandement ou mieux, de légères camionnettes pour le transport du personnel. D'où possibilité, même dans le cadre de la défensive, et à plus forte raison dans celui de l'offensive comme la première journée de manœuvre de la 1<sup>re</sup> division eût pu en donner un exemple, de transporter vite, soit pour soutenir une attaque, soit pour établir un barrage, soit pour embouteiller un défilé, etc., etc., un nombre  $x$  de bataillon d'infanterie. L'opération est parfaitement possible moyennant certaines précautions, et donne au haut commandement le moyen d'intervenir où et quand il veut si le réseau routier est suffisant et en bon état. Les colonnes de camions, dûment fractionnées, doivent être en état de résister à une surprise, d'où, triple nécessité:

- a) Assurer la défense propre et rapprochée de chaque camion par un F. M. *et* un pistolet-mitrailleur.
- b) Faire accompagner les sections par des autos armées de mitrailleuses anti-aériennes.
- c) Les faire précéder non par des chars de combat trop lents et trop encombrants, mais par des autos blindées de *combat* pourvues d'un 47 anti-char et d'une mitrailleuse.

Nous voici ramenés par un détour à la *sûreté de 1<sup>re</sup> ligne* et à la cavalerie à cheval.

On sait que dans les grandes armées, il y a, en dehors des chars de combat, trois sortes d'autos blindées (A. M. C., auto-mitrailleuses et autocanons): de découverte, de reconnaissance et de combat. Les premières sont, semble-t-il, inutiles à l'armée suisse, les troisièmes, soit comme réserve de feu, soit comme escorte de camions lui sont indispensables. Les deuxièmes existent déjà: ce sont les voitures Vickers qu'on a vues aux manœuvres de cette année.



A notre avis, on doit en doter d'abord les brigades légères, de préférence aux *groupes d'exploration*.

En effet, les brigades légères, héritières des anciennes brigades de dragons de l'armée suisse, doivent, comme les manœuvres de la 1<sup>re</sup> division l'ont montré, agir non pas tant comme réserves mobiles (sauf une fois le combat engagé et les lignes soudées), mais comme organes de protection encore plus que de découverte. Elles peuvent, bien entendu, remplir cette dernière mission, elles doivent l'accomplir dans le secteur qui leur sera affecté, et là, une auto rapide armée et suffisamment blindée et capable de sortir des chemins comme la Vickers pourra rendre de grands services, alors que, comme voiture de combat, elle nous paraît inférieure. Mais, ces services, il est beaucoup de terrains en Suisse où elle ne pourra pas les rendre. En dehors des Alpes, la Suisse présente bien des régions où le terrain et ce qui le couvre interdisent aux autos, même chenillées, de sortir des routes, qui sont en général très bonnes, ou des chemins à un trait et demi (.....) qui sont praticables. Les sentiers à un trait, eux, sont fort souvent impraticables, boueux, pleins de fondrières, même après un été sec, au moins dans les parties sous bois. Exemple: le Jorat, qui n'est cependant pas de la haute montagne. Exemple: certaines régions du Jura, où les pâturages sont marécageux. Or, bois et pâturages font une grande partie de la Suisse. Les forêts de sapins, en revanche, sont très praticables pour la cavalerie.<sup>7)</sup>

D'où nous concluons que c'est avec beaucoup de sagesse qu'il a été conservé dans l'organisation actuelle six régiments de dragons à cheval, parfaitement aptes à assurer la sûreté de première ligne sur un front de corps d'armée en même temps qu'à fournir dans un rayon de 25 à 30 km (ce qui, avec le retour, ne dépasse pas les moyens journaliers de chevaux choisis, de chevaux de tête), des reconnaissances à cheval, passant en tous terrains, profitant des bois au lieu de les craindre et qui recueilleront les renseignements nécessaires en avant de la brigade légère. Celle-ci a les moyens de les transmettre instantanément aux colonnes qu'elle couvre.

Avec leurs fusils-mitrailleuses et leurs mousquetons, ces six escadrons de dragons représentent déjà une force défensive considérable pour tenir les coupures du terrain si fréquentes en Suisse et peuvent démasquer le front en retraitant à travers champs ou forêts. Il faut regretter que, par suite de la pénurie de chevaux sans doute, on ait vu disparaître ces excellentes compagnies de mitrailleurs à cheval, qui étaient aussi mobiles que les escadrons et constituaient une des heureuses particularités de l'armée suisse.

---

<sup>7)</sup> Notons en passant que les forêts aux rameaux largement étalés sont un excellent couvert contre l'aviation.

La brigade légère, telle que nous l'avons vue aux manœuvres, possède une grosse capacité de feu. Outre les dragons, et sans parler des canons motorisés qui lui furent adjoints, elle comptait six compagnies cyclistes, trois compagnies d'armes automatiques motorisées et une compagnie de sapeurs motorisée, donc encore plus d'éléments «sur roues, que d'éléments «sur pattes». Elle mérite cependant son nom de légère et n'a pas l'inconvénient des unités mécanisées des grandes armées: longueur et encombrement. Elle est articulée en fractions maniables qui se prêtent à toutes sortes de combinaisons tactiques. Mais elle a l'inconvénient de toutes les formations mixtes. Même pour des parcours assez peu étendus, même dans des terrains aisément praticables, sa cohésion souffrira de ce caractère mixte.

Si nous avons une critique à formuler, nous préférierions la voir transformée en une division légère formée: *a)* de la brigade à cheval - uniquement à cheval - et *b)* d'une toute petite brigade ou demi-brigade «roulante», comprenant les 2 bat. de cyclistes à 3 comp. (ce qui fait déjà par bataillon une assez forte colonne) et un bataillon (à 3 compagnies) d'armes automatiques sur autos, de préférence sur autos tous-terrains et non sur autos touristes de réquisition, ce qui n'est qu'une solution provisoire sans aucun doute. Puis la compagnie de sapeurs motorisée, dont la place est *très en avant*, soit pour les destructions et obstructions, soit pour rétablir les passages, et enfin les voitures Vickers ou automitrailleuses de reconnaissance organisées par pelotons de 4 et par compagnies de 2 ou 3 pelotons, suivant les ressources.

La division légère aurait ainsi deux brigades chacune très homogène, dont le rôle ne serait pas identique, mais qui se complèteraient l'une l'autre, et qui ne se gêneraient pas l'une l'autre. Suivant le cas, suivant les terrains, l'une prendrait la tête et l'autre laisserait souffler ses chevaux ou ses cyclistes et ses moteurs.

Une pareille unité, force de combat non négligeable, serait ainsi capable de lancer jusqu'à la distance intéressante des coups de sonde vigoureusement soutenus, d'assurer, quel que soit le terrain, l'indispensable sûreté de premier ligne, et de faire barrage en attendant l'arrivée des gros. Si une division d'infanterie était engagée seule, une demi-division légère pourrait lui être affectée en disloquant au minimum les liens tactiques.

D'après la nouvelle organisation, la division suisse dispose:

1° D'un groupe d'exploration, 2° d'un détachement de liaison. Ils jouent le double rôle qu'assumaient dans les divisions françaises de 1914, prises comme terme de comparaison, l'escadron divisionnaire et les éclaireurs montés, auxquels ont succédé, comme nous l'avons dit, le groupe de reconnaissance divisionnaire et le peloton régimentaire de cavalerie ou de motocyclistes.

Inutile de revenir sur une question de désinence. Le groupe d'exploration aura plus un rôle de *protection immédiate* que d'exploration. L'exploration est le lot de l'armée par ses brigades légères, par son aviation ou par tous autres moyens. Ce groupe n'a selon nous besoin qu'en deuxième urgence, et bien moins que les brigades légères, d'autos blindées. Cependant, pour s'éclairer et se renseigner à distance, il disposeraient de quelques voitures légères et rapides de tourisme, voire de simples Ford, montées par des officiers et armées chacune de un ou deux F.M. et un pistolet-mitrailleur.<sup>8)</sup> Le groupe d'exploration suffit en principe à sa tâche, mais l'escadron risque une ruine prématurée s'il doit marcher tous les jours. L'ancien groupe à deux escadrons présentait une résistance plus que double. Evidemment on pourrait prélever sur le détachement de liaison son escadron de dragons, mais alors, dans un pays aussi compartimenté et aussi couvert que la Suisse, la seule compagnie cycliste ne suffirait pas aux liaisons et il faudrait doter chaque bataillon d'une dizaine de cavaliers que la landwehr pourrait peut-être fournir. Mais c'est là une question qui échappe totalement à un observateur étranger.

Dans l'ensemble, la division a ce qui lui faut et la solution adoptée, et mise à l'épreuve en 1937, paraît un heureux compromis entre des nécessités contradictoires et des possibilités qui ne sont pas illimitées. Elle a la très grande sagesse de laisser à la *cavalerie à cheval* la place qui lui revient et qu'elle est seule à pouvoir convenablement tenir, cela sans insister sur d'autres avantages; cran et décision exigés par le sport équestre même chez le simple cavalier, initiative et sens de l'orientation cultivés chez tous, aide apportée à l'élevage du cheval de trait léger, également, apte à la selle. On sait combien les associations équestres rurales se sont développées en Allemagne, en Tschécoslovaquie et dans l'ouest de la France. Il y a là une réaction intéressante contre l'abus du moteur.

Mais, là où le développement du moteur n'est pas à réfréner, c'est dans les trains et convois. Bien des années avant 1914, on nous apprenait à l'Ecole supérieure de guerre qu'à effectif

---

<sup>8)</sup> En outre des lourdes A.M.C. blindées White (1 canon de 37 et 1 mitrailleuse) qui étaient les voitures de combat, nous disposions au Levant de voitures légères transformées «par les moyens du bord». C'étaient deux vieilles Ford, hautes sur pattes, tournant facilement, passant dans les champs de lave grâce à l'élévation de leur carter, et pourvues de 2 FM. sur pivot à baïonnettes fixé sur le marchepied, un en avant et à droite, un en arrière et à gauche. Ces voitures pouvaient tirer en marchant et obtenir un pourcentage encore très honorable. Equipage: 1 chauffeur, 2 tireurs, 1 chef de voiture armé d'un pistolet-mitrailleur pour la défense rapprochée. Il avait fallu renoncer à blinder le capot, ce qui aurait entraîné une surcharge excessive (au moins 300 kg).

d'hommes égal, et avec les autos de l'époque, le rendement d'un convoi automobile était huit fois celui d'un convoi hippomobile (distance, vitesse, capacité, fatigue, etc.). La Suisse, comme la France, souffre de la pénurie d'hommes et de chevaux. Aussi y a-t-il tout avantage à motoriser tous les éléments obligés à un va et vient entre l'arrière et l'avant, quitte à conserver un volant, une disponibilité de quelques voitures légères et animaux de bât pour les transbordements nécessaires si les troupes à ravitailler ne sont pas au bout de la route. Ces moyens d'allégement seront utilisés pendant l'étappe à délester les patrouilles disponibles dont il est parlé plus haut.

Ce principe n'est évidemment pas applicable d'une manière aussi absolue aux troupes de montagne qui auront toujours besoin de bêtes de somme en grande quantité. De même les voitures liées à la troupe et à son allure, en particulier ce qu'on appelle en France, les trains de combat, doivent rester hippomobiles. Inutile de mettre sur camions et camionnettes, qui y grilleraient leurs moteurs, du matériel d'emploi immédiat (munitions, outils pansements, etc.), qui n'a pas besoin de faire plus de 4 ou 5 km à l'heure. Aussi la motorisation des trains de combat pour les unités à pied et à cheval nous paraît-elle contre-indiquée, sauf, bien entendu, pour les chenillettes destinées au ravitaillement sous le feu. Là le moyen de transport doit être avant tout bas sur pattes et très rapide. Mais il n'est utile qu'au combat. Sur routes, il doit marcher à sa vitesse et à sa distance, puis «serrer» en temps voulu.

Il ressort de l'expérience des manœuvres de 1937 que la Suisse a su profiter des essais longuement poussés dans les autres armées pour adapter la sienne à la fois aux nécessités modernes et aux exigences du terrain sur lequel ses troupes auraient à combattre. Elle a su résister aux solutions trop radicales adoptées dans d'autres pays. Dans cette étude, trop longue pour le lecteur, trop courte pour le sujet traité, nous avons essayé de montrer à la fois l'avantage des solutions moyennes et les inconvénients des solutions mixtes. La mise en vigueur de nouveaux organes de combat et de transport ne supprimera pas les anciennes, ou si elle doit le faire disparaître, ce n'est que peu à peu, et très lentement. Bien plus souvent, et d'accord avec les lois de la spécialisation et de la multiplication des rouages qui sont parmi les plus indiscutables caractères du monde nouveau, l'innovation s'ajoute aux anciens procédés. Elle les remplace là où ils étaient décidément insuffisants, mais là où ils continuent à s'avérer mieux adaptés au but, plus commodes, plus économiques, ils sont à conserver et à perfectionner dans la ligne traditionnelle.

C'est le cas, croyons-nous, pour la cavalerie à cheval. Si son emploi en grandes masses sous le feu n'est plus depuis long-



temps qu'un anachronisme, jamais, précisément à cause des dangers du feu, elle n'a été plus utile pour couvrir l'infanterie aux moyennes et petites distances. Voilà pour elle un rôle nouveau, moins brillant peut-être que celui de jadis, mais encore plus nécessaire, et où elle trouvera à déployer les qualités d'allant, de rapidité, de souplesse et l'esprit de sacrifice qui ont illustré son histoire.

*Général Clément-Grandcourt.*

## **Geistige Landesverteidigung — auch in diesem Sinne!**

Von Oblt. *Max W. Künzler.*

Nachstehende Worte sollen nicht geschrieben werden, um einen Sturm der Entrüstung hervorzurufen. Das liegt mir ferne. Ich will vielmehr, dass alle Schweizer, die das Herz noch auf dem rechten Fleck haben, von heute ab nicht mehr achtlos an dieser Sache vorübergehen. Ich möchte zu erreichen suchen, dass sich alle diese Schweizer zu einem machtvollen Ganzen zusammenschliessen, um gegen die mir scheinenden nachfolgenden Ungerechtigkeiten zu kämpfen.

Ich habe bis heute vier W. K. als Zugführer hinter mir. Wer kennt die Seele des Soldaten neben dem Kompagniekommandanten besser als der Zugführer? Niemand! Wieviele Soldaten drängt es zur ihrem Zugführer, um Rat, Verstehen und Führung zu suchen. Ich werde einige kleine Beispiele skizzieren. Ich betone ausdrücklich, dass diese meine Beispiele Resultate ernster Unterredungen waren.

Meine Soldaten sitzen hinter einer Scheune. Zugspause.

«Eine Kompagnie Soldaten,  
Wieviel Leid und Freud ist das.»

Ich stehe etwas abseits. Ein Soldat kommt auf mich zu, steht stramm und bittet mich um eine Unterredung. «Sehen Sie, Herr Leutnant, ich weiss, dass die Zeiten schlecht sind, dass deshalb viele meiner Kameraden arbeitslos sind. Ich bin aber arbeitslos geworden, weil ich Militärdienst machen muss. Man hat es mir nicht gesagt, aber ich habe das gefühlt. Und heute hat mir meine Frau geschrieben, dass meine Stelle schon fest besetzt ist; es war also doch Arbeit vorhanden. Kann uns denn da niemand helfen?! Herr Leutnant, ich weiss, dass gute Schweizer Stiftungen und Fürsorgen ins Leben gerufen haben, damit die Familie des Wehrmannes nicht Hunger leiden muss. Ich möchte aber meinen Kindern das Brot meiner Hände Arbeit geben!»

Ein Unteroffizier soll befördert werden. Das bedingt, dass er «Mehrdienst» leisten muss. Wir Zugführer sind alle sicher, dass er erfreut annimmt, denn er ist mit Leib und Seele Soldat.